

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction.

Rue de Lorraine, 15.

à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

PARAISANT LE MARDI

Tous les ouvrages français et étrangers

dont il est envoyé 1 exemplaire sont
annoncés dans le journal.

INSÉRITIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 50.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris; à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire, éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 40
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.
à l'AGENCE-DALCOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 16 de chaque mois et se paient d'avance
Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

POUR L'ÉTRANGER les frais de poste en sus

Monaco, le 20 Juin 1871.

ACTES OFFICIELS.

Par Ordonnances Souveraines en date des 6 et 9 de ce mois, M. Amédée Gasignol et M. Ernest Plati ont été nommés Lieutenants dans la compagnie des Gardes de S. A. S.

Le Prince, en réponse à la notification de la naissance de S. A. S. le Prince Louis, a reçu une lettre de S. M. le Roi de Danemark.

NOUVELLES LOCALES.

S. A. S. Madame la Princesse-Mère a fait remettre la somme de 500 francs au Bureau de Bienfaisance de la ville de Monaco, par l'intermédiaire de M. le Maire, en chargeant ce Magistrat d'exprimer à la population combien S. A. S. a été touchée de l'intérêt qui Lui a été témoigné d'une manière si unanime pendant le cours de sa récente et longue maladie.

Un *Te Deum* solennel précédé de la bénédiction papale et suivi de celle du S^t-Sacrement, a été chanté avant hier, à la Cathédrale, à l'occasion du 25^e anniversaire du pontificat de S. S. Pie IX.

S. Exc. le Gouverneur Général, les Officiers et dignitaires de la maison du Prince, le Tribunal Supérieur, le Secrétaire Général, le Maire, le Colonel et les officiers de la compagnie des Gardes de S. A. S., et les autres fonctionnaires de la Principauté, assistaient à la cérémonie.

Un de nos excellents solistes, M. Frassinetti, que nous n'avions pas entendu depuis quelque temps, a exécuté, avant-hier, une fort belle *Fantaisie-ballet*. Ce morceau, admirablement rendu, a valu à l'artiste d'être rappelé par le public.

Quel bras assez fort, quelle main assez puissante, arrêtera jamais les flots désordonnés de la pensée, les débordements de l'esprit auxquels le monde est en proie depuis des siècles? L'immense océan des conceptions humaines, battu par les tempêtes, vient

battre à son tour les rivages de la civilisation et du progrès qu'il couvre d'écume.

Parmi ces ouragans sociaux qui ont, à diverses reprises, fondu sur le monde, il en est un qui se distingue entre tous par le grand nombre de ruines, par les malheurs inouïs qu'il a engendrés.

Nous avons nommé le *communisme* ou *socialisme*, utopies sans égales.

D'ordinaire, ces sortes d'excentricités produites par des cerveaux malades disparaissent devant le bon sens public; celle-ci a eu plus de vitalité; elle a résisté aux efforts des siècles. Son influence qui a été relativement considérable sur les masses, s'explique en ce sens qu'elle a pour point de départ cette maxime: partage des biens de la terre.

Dans tous les temps des rêveurs ont cherché à approfondir cette question dont la théorie est admirable, mais dont la pratique tout-à-fait impossible, équivaldrait, en en admettant l'application, à l'annihilation pleine et entière de la personnalité humaine. Nous prouverons plus loin cette assertion.

Platon est un des premiers qui ait traité cette question du socialisme; mais, comme le fait remarquer M. Louis Reybaud, le grand philosophe s'en est occupé comme d'un caprice d'imagination, et c'est moins un plan de société positive qu'une leçon de morale qu'il a voulu donner au monde. Aussi tant que cette question philosophique n'a été traitée qu'à ce point de vue, il n'y a pas eu grand danger pour les sociétés; c'est ainsi que More, Campanella, Wieland, Fénelon lui-même, ont, dans des fictions où l'idylle domine, effleuré et parfois même approfondi jusqu'à un certain point ce problème insoluble.

Mais lorsqu'il a été question de passer de la théorie à la pratique, les choses ont alors changé de face, et il s'en est suivi des commotions sociales formidables. Celle dont la France vient de subir dans ces derniers jours les effets, n'est pas une des moins terribles.

Déjà Wicléf en Angleterre, au quatorzième siècle, et Muncer en Allemagne, au quinzième siècle, avaient, avec leurs théories subversives, fomenté des révoltes sanglantes; plus tard, un autre fou, Jean de Leyde, marchant sur leurs traces, avait également fait couler des flots de sang et porté le ravage et l'incendie dans plusieurs provinces de la Germanie, lorsque bien longtemps après, apparut en France, au milieu des bouleversements de la première Révolution, la secte des Egaux avec Babeuf pour grand maître.

Nous laissons ici la parole à M. Louis Reybaud :

« Venus en des temps orageux, les Egaux ne pouvaient pas envisager la communauté à un point de vue sentimental; ils prétendaient la faire pénétrer de vive force dans la société française. Ils acceptaient bien, en la modifiant, la donnée bucolique de Morus et de Platon, mais ils y ajoutaient les moyens de réalisation de Wicléf et de Muncer. Ils commençaient par poser en principe que la propriété individuelle est ici-bas l'origine de tous les maux, et que la propriété collective est seule bonne et féconde. De là résultait pour eux la nécessité d'une expropriation générale des particuliers au profit du gouvernement. L'état résume dès lors et concentre en lui toute l'activité nationale; il substitue la gestion publique à la gestion privée. En revanche, l'Etat doit à ses administrés la nourriture et le logement, le vêtement, l'ameublement, enfin tout ce qui constitue une existence heureuse. En outre, il est chargé d'ordonner, d'organiser le travail sur toute la surface du pays.... Les difficultés sont considérables, mais les Egaux ont des moyens héroïques pour les trancher. Les grands centres de population les embarrassant, ils les suppriment. Point ou peu de villes, beaucoup de bourgs et encore plus de villages. Le luxe prend naissance dans les villes, et du luxe il n'en faut pas.... Les palais disparaîtront.... En revanche, les maisons seront construites avec commodité et installées de manière à n'exciter, par la comparaison des logements, aucune jalousie. Quant aux vêtements, l'égalité et la simplicité en régleront les formes et la matière; on aura des costumes de fête, des costumes de travail....

« Rien de plus curieux et de plus triste à la fois que ce rêve mêlé de violences. Les Egaux ne veulent rien admettre de ce qui constitue aujourd'hui nos droits; ils excluent jusqu'à nos devoirs. Ainsi, dans leur système, les mères n'élèvent plus les enfants: c'est l'Etat qui s'applique cette tâche nouvelle!... Les arts et les lettres sont traités en ennemis... on sera artiste, si l'on veut, mais il faudra en outre être laboureur, et quitter le pinceau pour la char-rue! »

Nous nous arrêtons là. Ces lignes auront suffi pour démontrer que, dans ce système, la partie doit s'effacer devant le tout, c'est-à-dire que l'homme n'est plus rien; la société seule est quelque chose. Comme nous l'avons déjà fait remarquer plus haut, l'application de ce principe équivaldrait à l'annihilation de l'individualité. La liberté n'existerait plus; elle serait obligée de céder le pas à un semblant d'égalité; nous disons *semblant*, car cette dernière ne serait pas même effective, puisque toute parole

contre l'égalité étant sévèrement punie, il s'en suivrait qu'on ne pourrait pas même être, dans une discussion, l'égal d'un sectaire orthodoxe !

Robert Owen est, après Babeuf, le communiste qui a émis les opinions les plus excentriques ; son système n'admet point de religion, point de mariage, point de famille, point de propriété : l'homme est assimilé à la brute. L'existence terrestre doit être son seul objectif. Chacun fait ce qu'il veut ; sa conscience seule doit le guider.

Pourquoi des gendarmes ? pourquoi des lois ? est-ce qu'il n'y a pas la conscience qui dirige et qui protège tout ?

On peut répondre que Caïn avait une conscience lui aussi, et pourtant si les gendarmes eussent été inventés de son temps, ils n'auraient certes pas été inutiles.

Après Owen sont venus L. Blanc, Cabet, Proudhon, qui tous ont traité avec un talent hors ligne cette question de la communauté, mais qui tous ont échoué dans leur entreprise, parce qu'ils ont sapé ce qui fait le fondement de toute société : le principe immatériel. Pour eux, le monde terrestre existant seul, il faut en arriver à procurer à l'homme, durant le séjour qu'il y fait, la vie la plus heureuse. Ce but ne peut être atteint, selon eux, que par un égal partage des biens. Pour cela l'Etat s'empare de tout, et distribue à chacun la part qui lui revient.

En agissant ainsi, ils font de chaque homme un esclave ; ils suppriment l'émulation, l'initiative privée, et doivent forcément aboutir à l'écroulement des sociétés. Pour peu que l'on étudie attentivement l'histoire, il est facile de se convaincre que c'est au droit de la propriété que les Etats doivent leur prospérité ; elle a fondé le travail en assurant au travailleur la jouissance certaine de ce qu'il peut acquérir. Plus le droit de propriété est sacré, plus l'homme tend par des efforts incessants à se procurer le titre de propriétaire.

La propriété individuelle est donc le stimulant le plus énergique pour le travail, et l'on ne peut nier que ce soit ce dernier qui fasse vivre le monde ou plutôt l'humanité. Si le globe en est au point de prospérité actuel, c'est au travail seul qui le doit. La propriété est donc la mère des civilisations actuelles.

Qu'est d'ailleurs la liberté personnelle lorsqu'elle ne s'appuie pas sur la possession et sur la propriété ?

Il faudrait certes s'étendre plus longuement que nous ne le faisons sur cette question brûlante, pour la définir sous toutes ses faces ; mais nous pensons que ces lignes auront suffi pour en donner un aperçu général. Le communisme a, en somme, pour but l'anéantissement de toutes les lois sociales existantes. En niant la légitimité de la propriété, il détruit toute liberté individuelle, ainsi que nous l'avons déjà dit plus haut. Il va plus loin encore : il rend la société responsable des torts des individus ; il cherche à saper la famille, ce pilier de toute société organisée et par conséquent civilisée ; il ébranle enfin toutes les vérités morales et matérielles.

Si donc l'humanité veut éviter d'aboutir à un cataclysme sans précédent dans l'histoire, elle doit combattre ce système pernicieux par tous les moyens en son pouvoir. On voit que ses sectaires ne reculent, eux, devant aucune violence, se portent enfin à toutes les extrémités, pour parvenir à imposer leur volonté souveraine au monde. Veillons, il y va du salut de tous. Qu'on ne se le dissimule pas, les agissements secrets de l'Internationale n'ont pas d'autre but que le triomphe du socialisme.

Nous avons dit, il y a quelques jours, que nous croyions pouvoir attribuer aux courants chauds et froids qui se heurtent dans l'Océan, les causes des changements de température que nous avons subis durant ces derniers temps. Nous allons développer notre idée.

Tous ceux qui ont lu quelque peu des ouvrages de marine, savent qu'il existe dans la zone torride des vents connus sous le nom de vents *alizés*. Ces vents qui soufflent de l'est à l'ouest, sont déterminés par l'oscillation annuelle du soleil entre les deux tropiques. Leur action constante forme, sur la vaste étendue d'eau qui sépare l'Afrique de l'Amérique, des courants qui vont heurter les côtes de ce dernier continent.

Or, on a remarqué que l'amoncellement de cette colossale quantité d'eau se rencontrant, après avoir contourné le Brésil, avec celle que déversent dans l'Océan les fleuves de l'Amérique, il en résulte un choc à la suite duquel le courant prend la direction des côtes de l'Europe.

On a donné à ce courant le nom de *Gulf-Stream* ; ses eaux, venant de l'équateur, sont si chaudes, que leur température est de beaucoup supérieure à celle de l'air ambiant qu'elles finissent enfin par atténuer.

Mais s'il existe un courant chaud venant des tropiques, il en règne un autre très-froid descendant des régions polaires. Cet écoulement n'est pas dû comme l'autre à des vents constants ; c'est la fonte des glaces qui le produit. Ce changement d'état de la mer accumule près des pôles une masse de liquide froid qui tend à reprendre le niveau des eaux sous la pression de l'atmosphère.

C'est ce courant polaire se heurtant au courant équatorial à une époque plus ou moins reculée, suivant que la fonte des glaces se produit un peu plus tôt ou un peu plus tard, qui amène ces changements brusques de température, ou ces froissements tels que nous les avons éprouvés cette année.

On a essayé de nier cette influence du *Gulf-Stream* sur notre atmosphère, mais des expériences récentes ont démontré que c'était là la seule explication plausible des phénomènes atmosphériques dont nous sommes très-souvent les témoins.

Du reste un courant équinoxial semblable existe dans l'Océan Pacifique, seulement on ne l'a pas encore étudié comme on a étudié le *Gulf-Stream*. Tout porte à croire cependant qu'il joue dans cette partie du monde le même rôle que l'autre accomplit ici.

CHRONIQUE DU LITTORAL.

Nice. — Il y a quelques jours, dit l'*Avenir*, nous entretenions nos lecteurs du projet conçu par la municipalité de Nice de relier notre ville au bas Piémont par un chemin de fer passant par nos vallées du Pailion et de la Vesubie. Le plan relatif à ce projet est fait. Il appartient à la ville de Nice qui le possède dans ses archives. Il peut servir de base à des études supplémentaires ou à de nouvelles études dès que les communes intéressées et particulièrement celle de Nice seront parvenues à s'entendre avec la préfecture et à poser sérieusement la question.

En attendant, nous devons continuer à occuper l'opinion publique de cette grosse affaire dont la réalisation aurait pour notre département des conséquences extraordinairement avantageuses, et à rechercher les moyens qui doivent contribuer à assurer le succès de nos efforts et de notre constance.

Cannes. — Dans la matinée du 14 juin, un patron

pêcheur envoya son mousse, âgé de 15 ans, aux îles de Lérins pour préparer de quoi manger à l'équipage de son bateau qui avait tendu ses filets dans ces parages.

La brise étant très fraîche, ce jeune homme partit avec un canot faiblement voilé.

Tout à coup on s'aperçut que la voile ne portait plus et que l'embarcation s'en allait en dérive. On attribua cet accident à une fausse manœuvre de la part du mousse ; mais le canot continuant à dériver, il alla se jeter contre la plage en face de la villa Grandval.

On se porta immédiatement au secours de l'embarcation et au grand étonnement des marins accourus, l'embarcation se trouva vide.

Le mousse n'y était plus.

Un matelot amenant immédiatement la voile partit à sa recherche, en ramant vigoureusement vers l'endroit où l'on avait aperçu le bateau ne manœuvrant plus.

N'ayant pas retrouvé cet enfant, on suppose qu'il se sera noyé en se jetant à l'eau au moment où le canot menaçait de chavirer.

Un service de bateaux à vapeur va être organisé pour transporter les touristes aux îles de Lérins et sur les points les plus pittoresques du littoral.

Marseille. — S. A. Hussein-Pacha, fils du Vice-Roi d'Egypte, est arrivé par le *Péluse*, des Messageries Maritimes.

S. E. Ali-Pacha accompagnait le jeune prince. S. A. Hussein-Pacha est descendu avec sa suite à l'hôtel Noailles.

La grande préoccupation de la semaine écoulée a été le jugement des inculpés dans l'affaire du 4 avril dernier. On sait qu'il s'agit d'usurpation de pouvoir à main armée, de séquestration des autorités et de rébellion contre les forces régulières de la France. La plupart des accusés sont très-connus ici où ils se sont fait, depuis longtemps déjà, une fâcheuse réputation par leurs idées exaltées ; aussi suit-on avec intérêt toutes les phases de ce procès qui ne peut tarder à se dénouer.

Ce que l'on a remarqué avec étonnement, c'est que tous ces individus qui, en d'autres moments, ont montré une audace peu commune, et ont fait preuve d'un courage relatif, sont, à cette heure, semblables au renard de la fable. C'est qu'il faut bien le dire, un conseil de guerre en exercice n'est pas fait pour donner du cœur, surtout lorsqu'on se sent fautif.

FAITS DIVERS.

On lit dans un journal de Paris :

Rien ne peut égaler l'effet terrible et grandiose des ruines de l'Hôtel-de-Ville, lorsque l'on traverse ce qui reste de la façade et des escaliers. L'explosion et l'incendie ont mutilé, rasé presque tout ce qui était ornements, bas-reliefs, saillies. On est en face d'amas énormes de débris encore fumants, on surplombe un gouffre de plus de 10 mètres de profondeur. Ce gouffre était la cour d'honneur. Les escaliers, les galeries, plus ou moins rongés, disjoints, effondrés, forment un encadrement qui rappelle les ruines des monuments romains que les peintres de la renaissance italienne plaçaient dans le fond de leurs fresques et de leurs tableaux. L'incendie fut allumé le matin, vers huit heures et demie dans la partie droite de l'édifice, où étaient placés autrefois les appartements du préfet. L'explosion de la cour centrale, dite la cour d'honneur, eut lieu vers dix heures. Elle fut si puissante que le pavage en granit de cette cour, qui datait du règne de Louis XIV, fut projeté en fragments jusque sur le milieu de la place, par dessus le campanile. La cloche du campanile fondit, goutte à goutte, et s'arrêta en stalactites à demi figées sur les plinthes en pierres. Une partie de cette cloche tomba en bloc, et gît sur l'amas de briques effritées, de faïences pétrifiées, de figures en cuivre fondues, d'ornements de fonte fondus ou oxydés.

Il est question d'une réforme postale européenne.

Le bureau général des postes allemandes a pris l'initiative d'une conférence postale, à Berlin, à laquelle tous les gouvernements se sont engagés à assister.

On y traitera de l'organisation des tarifs, et tout particulièrement d'une simplification relative aux envois d'argent, aux paquets, etc., etc.

Il y serait également proposé l'établissement d'un tarif général pour les lettres et l'échange international.

Ceci est une idée française qui a déjà, en partie, été mise à exécution avec l'Angleterre.

On assure qu'il y aura, l'année prochaine, une exposition industrielle à Moscou pour fêter le 200^e anniversaire de la naissance de Pierre le Grand.

On sait que l'illustre fondateur de l'empire russe, était charpentier; or, un des bateaux qu'il a faits est conservé avec soin à St-Petersbourg; ce spécimen de construction nautique figurera à cette exposition dans la section maritime.

L'Académie française, qui avait interrompu ses travaux (?) depuis quelque temps, va les reprendre sous peu.

Elle a trois élections pour remplacer MM. Villemain, Prévost-Paradol et Prosper Mérimée. Alexandre Dumas fils est cité comme un de ceux ayant le plus de chance d'entrer dans l'illustre assemblée.

En outre de ces élections, l'Académie a à procéder à quatre réceptions: celles de MM. Ollivier, Jules Janin, Duvergier de Hauranne et Marmier.

VARIÉTÉS.

UN JOUR DE FÊTE.

NOUVELLE ESPAGNOLE.

Séville était en fête; la joie était dans tous les cœurs, le rire sur tout les visages. Isabelle II, la gracieuse princesse, venait d'être nommée Reine d'Espagne.

Le peuple était nombreux dans les rues de Séville, et des jeux avaient été organisés sur les places publiques, à l'occasion de cet événement.

Tout était plaisir et bonheur.

Parmi ce monde bariolé, parmi cette foule riieuse et folle, on distinguait un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans environ; son costume de velours bleu lui attirait tous les regards et la magnifique ceinture de soie rouge qui serrait sa taille bien prise lui valait de tendres œillades.

Ses traits mâles et bien accentués avaient toute la noblesse qui caractérise le noble castillan, sa démarche était à la fois fière et gracieuse.

A son bras une belle enfant s'appuyait, elle avait dix-sept ans, son œil noir faisait circuler dans les cœurs des feux inconnus; son visage, d'un pur ovale, avait toute la fraîcheur de ses dix-sept printemps; sa voix pure et mélodieuse donnait à ses paroles un touchant intérêt.

— Viens donc Pedro, disait-elle, mon Dieu que je suis malheureuse, tu m'as promis de me montrer les amusements du peuple, et voilà que tu t'éloignes et que tu prends, sans t'en douter, le chemin de notre demeure.

— C'est vrai Thérèse, pardonne à ton frère; en vérité, je ne sais ce que j'éprouve, j'ai le cœur noyé d'amertumes, j'ai comme d'affreux pressentiments; il me semble que notre bonheur ne doit pas durer. Que sais-je?... Pardonne moi, pauvre sœur, je viens d'attrister ton beau front, le voilà qui se plisse, voilà que dans tes yeux apparaissent des larmes; mon Dieu ne pleure pas Thérèse, je serai plus raisonnable, retournons sur nos pas: allons voir les jeux, allons nous aussi tâcher de nous amuser... Viens je veux éloigner les idées noires qui me poursuivent.

— Tu es un grand enfant, Pedro, il faut dissiper cette mélancolie; viens... je veux danser.

— Y penses-tu Thérèse, toi la noble fille du comte de

Ruviero, danser sur une place publique!... Allons donc, c'est folie!

— Ne t'y oppose pas, frère...

— A tes ordres, Thérèse? et Pedro entraîna sa sœur dans un cercle bruyant.

Un murmure d'admiration se fit entendre.

Sans contredit, Thérèse était la reine de cette fête; un sourire d'orgueil vint errer sur la figure mélancolique de Pedro.

Thérèse rougit de plaisir, elle venait d'entendre un danseur dire à un autre en la désignant: Vois donc, son regard est aussi pur qu'une émeraude.

Un jeune homme s'approcha de la jeune fille et lui dit: « Vous êtes la déesse de ce bal, Mademoiselle, me ferez-vous l'honneur de danser avec moi? »

Ce jeune homme portait un habit de velours noir, à la mode des pauvres Catalans.

Pedro le regarda avec un sourire de mépris. La jeune fille sans répondre à la demande qui venait de lui être faite interrogeait son frère.

— Non, fit le regard de ce dernier, refuse.

— Mais! insista Thérèse.

— Refuse, je le veux!

— Merci, Monsieur, je ne danse pas; murmura tristement la jeune fille.

Le catalan, qui n'avait pas perdu un seul geste de cette scène muette, laissa tomber sur Pedro un regard haïeux.

— Je me vengerai, dit-il en s'éloignant.

— Je veux danser, frère, s'écria Thérèse d'une voix enchanteresse; fais moi danser.

— Non, non, mon enfant; mais tiens, voici ton maître de danse, avec lui tu peux... sans danger de te compromettre... Bonjour maestro, dit-il, en serrant la main à un homme long et maigre.

— Vous ici, señor!

— Chât! taisez-vous, et donnez tous deux une leçon de danse à ce public lourd et grossier, et en disant cela le jeune impudent présentait au maestro, la main de Thérèse. Cette dernière, au bras de son cavalier, s'élança joyeuse et légère, dans l'arène du plaisir.

— Un mot s'il vous plaît, dit une voix à l'oreille de Pedro.

— Malheur à vous s'écria rudement le frère de Thérèse, en se trouvant face à face du danseur malheureux, refusé par sa sœur.

— Pourquoi ce public est-il lourd et grossier, dit le jeune homme d'un ton concentré par la fureur?

— Ah! vous m'écoutez, eh bien je me répète et j'ajoute ceci: ce public insolent dont vous faites partie je le méprise.

— Taisez-vous!

— Prétendez-vous m'imposer silence?

— Je vous demande raison de l'insulte que vous venez de me faire.

— Je suis à vos ordres.

— Eh bien venez; il n'y a que le sang capable de laver un tel affront.

Pedro lança un regard sur la joyeuse assemblée, on ne s'était aperçu de rien.

Thérèse dansait toujours.

— Que demandez-vous, dit le frère de Thérèse en lançant un foudroyant regard à son adversaire.

Celui-ci s'était arrêté derrière une muraille assez haute qui se trouvait à deux ou trois cents pas du lieu qu'ils venaient de quitter.

— Nous n'irons pas plus loin, señor... dit-il froidement.

— Comme il vous plaira.

Pedro sortit de sa ceinture deux petits poignards à manches ciselés, il en présente un au catalan.

En garde! cria Pedro.

Les deux hommes s'attaquèrent avec une égale fureur; on n'entendait plus que le bruit du fer contre le fer; cette lutte acharnée avait quelque chose d'affreux à la considérer de près, ces deux forcenés se battaient avec une animosité qui n'admettait ni grâce ni merci.

..... C'était un combat à mort.

D'une égale force, le poignard de l'un ne rencontrait

que le poignard de l'autre.

Le démon s'en mêle, observa judicieusement le catalan!

— Patience mon maître, je vous tiens, s'écria Pedro en rompant brusquement, et en dirigeant son arme contre la poitrine de son adversaire: vous êtes blessé.

— Vous faites erreur, señor, ricana le catalan, votre bras se fatigue peut-être.

— C'est-à-dire que votre jarret va faiblir, riposta Pedro.

— Pas de sitôt. Auriez-vous peur?

— Le sang afflua au visage du frère de Thérèse à ce mot qui contenait une suprême insulte, il fit un écart.

— Priez pour moi, mon gentilhomme, s'écria le catalan tandis que son poignard perçait la poitrine de son malheureux adversaire.

— Le comte Pedro de Ruviero tomba en s'écriant: JÉSUS CHRISTO... Puis une écume sanglante apparut sur ses lèvres, ses yeux se tournèrent vers le lieu où sa sœur s'amusait encore, un sourire navrant se dessina sur son visage que le voile de la mort couvrait déjà, et un soupir — le dernier — s'échappa avec son âme.

Le catalan, voulant s'épargner la poursuite des alguazils, se sauva rapidement.

Sans remords, il était retourné au plaisir.

Une jeune fille inquiète cherchait quelqu'un du regard.

Cette jeune fille, c'était Thérèse; celui qu'elle cherchait, c'était Pedro son frère.

Le catalan vit tout, et devina tout.

Au meurtre, s'écria-t-il d'une voix forte, au meurtre, et comme les soldats s'approchaient de lui, le misérable d'un geste parfaitement simulé, désigna la muraille derrière laquelle un drame court mais terrible, venait d'avoir lieu, et s'écria: « La-bas, deux hommes se battaient lorsque je suis arrivé, un s'est mis à fuir, l'autre est tombé!... »

— Dio mio!... cria la foule.

— Je suis venu chercher du secours, continua le lâche vainqueur, venez, venez...

Thérèse devint affreusement pâle; elle aussi commençait à avoir de lugubres pressentiments, elle suivit la foule, curieuse et avide de tout voir et de tout savoir.

Le peuple entourait déjà le cadavre, mille cris s'élevaient de la foule, la joie de ce beau jour allait être changée en deuil par un assassinat.

Thérèse la poitrine haletante, s'avança... un cri de douleur que nulle plume ne peut rendre, s'échappa du fond de ses entrailles...

Elle tomba évanouie; elle venait de reconnaître, dans ce cadavre sanglant, le comte Pedro, son frère bien aimé.

Le souvenir cruel de cette fête n'abandonnera jamais Thérèse. Toujours triste, mais plus résignée aujourd'hui, qu'au jour où cette scène de désolation s'est passée, la sœur de Pedro s'est entièrement vouée à Dieu.

Elle a fait élever un monument dans le jardin de sa maison à la mémoire du comte de Ruviero...

Tous les jours elle y va dévotement s'agenouiller et élever vers le ciel son âme noble et généreuse qui a gémé si longtemps.

Dieu seul a le secret de consoler les grandes infortunes, et d'essuyer de nobles pleurs.

EVARISTE CARRANCE.

ALFRED GABRIÉ, Rédacteur-Gérant.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO.

Arrivées du 12 au 18 juin 1871

GOLFE JUAN.	b. le Var, français,	c. Audibert,	sable
	id.	b. la Pauline, id.	c. Musso, id.
CETTE.	b. St-Michel Archange,	id. c. Putzi,	vin
ST-TROPEZ.	b. Silphide,	id. c. Laurenty,	id.
GOLFE JUAN.	b. Camille,	id. c. Davin,	sable
GOLFE EZA.	b. St-Joseph,	id. c. Giordan,	chaux
MENTON.	b. la Caroline,	id. c. Vincens,	vin
FINAL.	b. Trois frères,	italien, c. Ginocchio,	m. d.
MENTON.	b. St-Laurent,	français, c. Ricord,	bois

Départs du 12 au 18 juin 1871

MENTON. b. Joseph et Marie, français, c. Fornari, s. l.

GOLFE JUAN. b. *la Pauline*, français, c. Musso, s. l.
 ID. b. *le Var*, id. c. Audibert, id.
 ST-TROPEZ. b. *l'Avenir*, id. c. Bertrame, id.
 MENTON. b. *Silphide*, id. c. Laurenty, id.
 ID. b. *St-Michel Archange*, id. c. Putzi, vin
 GOLFE JUAN. b. *Camille*, id. c. Davin, sur lest
 ST-JEAN. b. *St-Joseph*, id. c. Giordan, id.

A VENDRE FONDS de COMESTIBLE ET D'ÉPICERIE bien achalandé. Facilités pour le paiement.
 S'adresser à M. GINDRE, courtier expéditionnaire, à Monaco.

VILLA BELLA
 (aux Moulins)
A LOUER PRÉSENTEMENT
 S'adresser à M^e BELLANDO, Notaire, à Monaco

A VENDRE OU A LOUER
 près du Casino.
JOLIE VILLA
 Très richement meublée
 Vue magnifique dominant le plateau de Monte Carlo.
 S'adresser à la villa, Avenue St-Michel.

GRAND HOTEL DES BAINS
 au Port, tenu par EUGÈNE REY.

En vente à l'imprimerie du Journal:
UNE VISITE A MONACO
 Prix: fr. 1; par la poste, fr. 1 20.

Chemin de Fer de Paris-Lyon-Méditerranée. Saison d'Été.

DE MENTON A NICE

PRIX DES PLACES.			STATIONS	DÉPARTS							
1 ^{re} CL.	2 ^e CL.	3 ^e CL.		MATIN		SOIR					
Fr. cent.	Fr. cent.	Fr. cent.		H.	M.	H.	M.	H.	M.		
			MENTON	8	45	12	30	5	6	8 35	10 40
65	50	35	ROQUEBRUNE	8	55	12	40	5	22	8 45	—
90	65	50	MONTE CARLO	9	4	12	49	5	32	8 56	11 4
1 10	85	60	MONACO	9	23	12	56	5	44	9 3	11 10
1 80	1 35	1	EZE	9	34	1	9	5	57	9 16	—
2	1 50	1 10	BEAULIEU	9	42	1	17	6	5	9 24	—
2 25	1 70	1 25	VILLEFRANCHE	9	49	1	24	6	16	9 31	11 33
2 80	2 10	1 55	NICE	10	3	1	37	6	29	9 44	11 46

DE NICE A MENTON

			STATIONS	MATIN		SOIR					
				H.	M.	H.	M.	H.	M.		
			NICE	8	15	12	15	4	—	8 20	11 50
55	45	30	VILLEFRANCHE	8	32	12	27	4	12	8 32	12 2
80	65	45	BEAULIEU	8	39	12	34	4	19	8 39	—
1	75	55	EZE	8	47	12	42	4	27	8 47	—
1 80	1 35	1	MONACO	9	10	1	—	4	41	9 2	12 26
2	1 50	1 10	MONTE CARLO	9	16	1	6	4	47	9 8	12 31
2 20	1 65	1 25	ROQUEBRUNE	9	21	1	15	4	56	—	—
2 80	2 10	1 55	MENTON	9	34	1	24	5	5	9 24	12 47

RESTAURANT BARRIERA, avenue Florestine, à la Condamine. — Chambres meublées. — Pension. | **H**OTEL D'ANGLETERRE, Avenue de Monte Carlo, près le Casino.

ÉTABLISSEMENT THERMAL DE GRÉOULX

Eaux sulfureuses bromo-iodurées, température 36° 5cent.^{es}

OUVERTURE LE 1^{er} MAI.

ALLER: **Marseille**, 11 h. 15 m. du matin. — **Rognac**, 12 h. 20 m. du soir. — **Aix**, 1 h. 38 m. du soir. — **Meyrargues**, 2 h. 44 m. du soir.
 RETOUR: **Meyrargues**, 3 h. du soir. — **Aix**, 4 h. 25 m. du soir. — **Rognac**, 5 h. 12 m. du soir. — **Marseille**, 6 h. 01 m. du soir.
 Le service des voitures de Meyrargues à Gréoulx correspond avec le train qui arrive à Meyrargues à 2 h. 44 du soir.
 Le départ de Gréoulx à Meyrargues a lieu à 11 heures du matin, pour correspondre avec le train partant de Meyrargues à 3 heures du soir.
 Le trajet de Meyrargues à Gréoulx s'effectue en trois heures.

On peut également arriver à Gréoulx par le service des Messageries Poulin, Sur le Cours à Marseille. (Courrier de Digne)

Pour renseignements, s'adresser au **DIRECTEUR**, à **GRÉOULX**, (Basses-Alpes)

BAINS DE MER DE MONACO.

SAISON D'ÉTÉ 1871.

La rade de MONACO, protégée par ses promontoires, est une des plus paisibles de la Méditerranée. La chaleur y est toujours tempérée par les brises de mer. Le fond de la plage, ainsi qu'à TROUVILLE, est garni d'un sable fin d'une exquise souplesse au contact. CABINES élégantes et bien aérées.

BAINS d'EAU DOUCE et BAINS de MER CHAUDS.
 GRAND HOTEL DES BAINS sur la plage. — Appartements parfaitement meublés — Pension modérée pour familles.

LE SEUL BAIN DE MER possédant un CASINO, qui offre à ses hôtes les mêmes distractions et agréments que les établissements des bords du Rhin, WIESBADEN, HOMBOURG et BADEN-BADEN. — CABINET de LECTURE où se trouvent toutes les publications Françaises et Étrangères. — CONCERT l'après-midi et le soir. Orchestre d'élite.

Les JARDINS DE MONTE CARLO qui s'étendent en terrasses

du CASINO à la mer offrent, outre les points de vue les plus pittoresques, des promenades agréables au milieu des Palmiers, des Caroubiers, des Cactus, des Aloès, des Géraniums, des Lauriers-rose, des Tamarins et toute la flore d'Afrique.

GRAND HOTEL DE PARIS, à côté du CASINO. Cet Hôtel, l'un des plus somptueux et des plus confortables du littoral de la Méditerranée, a été considérablement agrandi cette année. BEAUX APPARTEMENTS Magnifique SALLE A MANGER. SALON de RESTAURANT. GRAND CAFÉ avec BILLARDS. — CABINETS PARTICULIERS. — CUISINE FRANÇAISE.

La ville et la campagne de MONACO renferment des HOTELS, des MAISONS PARTICULIÈRES et des VILLAS, où les voyageurs trouvent des appartements à des prix modérés. — STATION TÉLÉGRAPHIQUE.